exigences de la constitution telle qu'elle existait alors, ainsi qu'à toutes amendements qui pourraient y être apportés. Les officiers du Conseil auquel appartenait Moerschbaecker savaient qu'il faisait le commerce de liqueurs, et son avocat lors du premier procès fit valoir la prétention qu'ayant accepté ses contributions la société l'avait absout de sa responsabilité envers l'Ordre, mais la cour d'appel ainsi que la cour suprême, en révisant la cause, jugèrent que la société n'avait pas abandonné ou aliéné ses droits en agissant ainsi, parceque Moerschbaecker aurait pu en aucun temps durant sa vie, être réintégré dans l'Ordre, pourvu qu'il aurait abandonné le commerce de liqueurs, et jouir de tous les privilèges de l'Ordre. La veuve obtint un verdict favorable au montant de $1000 dans la cour de circuit contre la Ligue Royale mais, comme nous le disons plus haut, ce jugement fut renversé par la cour d'appel et par la cour suprême de l'Etat d'Illinois.

Cette cause est d'autant plus importante qu'elle confirme le droit qu'ont les sociétés de bienfaisance de faire des lois pour leur administration et pour la gouverne de leurs membres. De temps à autres nous entendons chuchoter que tel ou tel article de la constitution de l'Ordre des Forestiers Catholiques ne serait pas soutenu par la loi, eh bien c'est tout le contraire. Les cours civiles, en tout temps soutiendront toutes fois raisonnables des sociétés de bienfaisance, et quand un membre signe l'obligation solennelle d'obéir aux lois d'une société, ce e obligation le lie tant qu'il fait partie de l'Ordre.—Catholic Forester

LE DRAME DE LA PASSION.

A Ober Ammergau, en Bavière.

(SUITE ET FIN.)

Quels beaux accords, doux et soutenus. Je ne sais si j'ai déjà dit que le livret actuel de la Passion est du Père Ottmar Weiss, ancien conventuel d'Ettal, homme de mérite et de science, qui, au commencement du siècle remania entièrement l'ancien texte, en écarta les plaisanteries de mauvais goût et y introduisit de nouveaux tableaux vivants tirés de l'Ancien Testament.

La partition musicale, elle, qui date de la même époque, est due au compositeur Dedier, né à Ober Ammergau. Cette musique rappelle souvent les oratorios des anciens : elle est simple, mais toujours mélodieuse. De savantes combinaisons des sons, je ne crois pas qu'il y en ait. Non, ce n'est pas du Wagner que nous entendons dans la Passion—ce qui, entre nous, serait absurde—; ce n'est pas le divin Mozart non plus : mais c'est tout de même fort beau. Les motifs sont tendres, mélancholiques, souvent larges et grandioses. Les choeurs sont absolument remarquables par leur ensemble, leur précision.

Un connaisseur a dit à ce propos : "Je ne crois pas qu'il existe un second village où l'on pourrait former un orchestre aussi complet, aussi bien instruit, un choeur (il est composé de 34 voix), qui soit capable d'exécuter aussi remarquablement une oeuvre musicale de cette étendue. La puissance des voix d'hommes, la fraicheur des voix de jeunes filles, ravissent et étonnent à la fois, et, parmi les solistes, plus d'un ferait honneur à l'opéra d'une de nos grandes villes.

Toute ces louanges pouvaient être justes en 1890 ; pour la représentation d'hier, je les trouverais un peu exagérées.

L'orchestre, les morceaux d'ensemble étaient irreprochables, mais les solistes—vous savez les solistes chantent très bien, avec beaucoup d'art même dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire avec une très grande simplicité,—les solistes [illegible] doit être vrai qu'ils chantent depuis le mois de mai et en plein air.

A part cela, je souscris à tous les éloges, et je dis volontiers : "Ou donc ces gens ont ils pris leur liberté d'allure, la grace de leurs mouvements, la manière de tenir leurs mains ? Ici, rien de raide, de convenu ; chaque personnage se meut différemment, et cependant tout s'harmonise avec perfection. Dès l'entrée du choeur, nous sommes avertis que nous allons assister à quelque chose de tout à part."

* * *

Pour moi, l'entrée de Jésus à Jerusalem est un succès comme les acteurs des grands théâtres n'en remporteront jamais.

Tous attendent le moment où le Christ va paraître sur la scène avec une impatience presque fébrile. Quel échec si ses traits, sa voix, ses gestes, sa physionomie ne répondent pas à l'idée que nous nous sommes formée de lui depuis notre enfance ! Or, Anton Lang doit venir monté sur une ânesse ! Pauvre artisan, tu coudoies le ridicule !

Regardons bien, le voilà qui s'avance lentement, assis sur son humble monture. Il est vêtu d'une tunique violette et d'un manteau rouge foncé. Son regard est plein de douceur et de bonté, son visage pâle, ses traits pleins de noblesse ; les cheveux longs et simplement partagés, retombent sur les épaules ; la barbe est courte et à peine divisée.

Une émotion étrange s'est emparée des spectateurs. C'est lui, oui, c'est le Sauveur que nous avons devant nous. Nous le reconnaissons à sa tête que la tradition nous a accoutumés à lui prêter, à sa figure que nous avons admirée tant de fois dans d'innombrables oeuvres d'art, à sa démarche légère et pourtant si calme, à ce naturel, cette aisance, cette simplicité au dessus de tout éloge.

Et puisque je suis à parler du Christ, je veux dire tout de suite ce que je pense d'Anton Lang.

Anton Lang joue admirablement bien. J'ai peine à concevoir tout le temps, le travail, l'étude qu'une telle interprétation et d'un tel rôle a du exiger de lui. Que de soirées il lui a fallu passer à se nourrir de la lecture de l'Evangile, à se familiariser avec la vie du Christ jusque dans ses moindres détails pour approcher ainsi de l'inimitable modèle !

Car Anton Lang ne se dément jamais. Toujours il est humble et pourtant il n'oublie pas qu'il est le Rédempteur des hommes. Il n'y a que le Christ qui puisse avoir tant de dignité et en même temps une modestie si charmante ; tant d'autorité et des accents qui pénètrent, captivent les coeurs.

Le Fils du Très-Haut nous apparait comme tel à chaque instant, quand il marche, quand il agit, quand il parle, mais on dirait qu'il s'attache à voiler sa grandeur. Il faut le voir lorsqu'il bénit le peuple : simple spectateur, vous vous sentez des envies de vous jeter à genoux vous aussi.

Et à la dernière scène ? . . . Ici, je crois que Anton Lang s'est surpassé lui même. Il n'est pas possible de concevoir quelque chose de plus imposant, de plus religieux. J'ai assisté à bien des cérémonies de première communion : j'ai vu à Rome ce que Saint-Pierre offre de plus beau, de plus grand : eh bien ! je dois l'avouer, jamais je n'ai été aussi profondément impressionné qu'à la communion des Apôtres. Et, vous savez je n'étais pas seul.—Je n'ai pourtant pas l'habitude de me mouiller les yeux et facilement—à verser des larmes. Tous, protestants comme catholiques, tous étaient vaincus. Anton Lang nous avait subjugués.

Où prit-il ? Anton Lang n'existait plus ; c'était le Christ qui instituait le sacrement de l'Eucharistie, c'était le Christ qui distribuait le pain et le vin.

C'étaient aussi les Apôtres que nous voyions. Saint Pierre, Saint-Jean, qu'il est si facile de reconnaître.

Et Judas ! [illegible] le traître, il a peur de son Dieu ! On sent qu'il fait une communion sacrilège.

Si ceux qui se moquent de l'Eucharistie pouvaient voir la figure de Judas lorsque le Christ le communie dans la Passion, ils auraient peur, et je crois que leurs sarcasmes mourraient vite sur leurs lèvres devant le regard de tendre reproche que Jesus laisse tomber sur son apôtre infidèle.

Le Christ n'a pas été moins admirable pendant le couronnement d'épines et devant le sanhédrin lorsqu'il subit, silencieux, les injures des valets. La figure du divin martyr devait avoir cette expression de douleur suprême mais tempérée par une patience, une résignation surhumaines.

Je me hâte d'ajouter que les autres acteurs de la Passion ne sont pas inférieurs à Anton Lang. Le fait est qu'il n'y a pas un rôle faible. Naturellement, c'est la Vierge, Judas, Saint-Pierre et Saint Jean, qui, après Jésus, attirent le plus l'attention.

Judas est effrayant. En voyant cette figure de démon, où la cupidité, la lâcheté, la peur, la trahison, sont peintes si bien qu'elles font d'un homme un monstre hideux, en l'entendant faire ses bas calculs, ses projets de fuite, vos nerfs se crispent malgré vous, vos mains se ferment, elles cherchent presque le cou de ce damné !

Sans doute, il est beaucoup plus facile de faire un Judas idéal que de remporter du succès dans le rôle du Christ. Mais aussi, Johann Zwink m'a paru presque parfait, tandis qu'en cherchant bien, on pourrait peut-être découvrir quelques petits défauts chez Anton Lang. J'ai envie de dire qu'il a peut-être les défauts de quelques-unes de ses qualités.

—Vous savez, j'aime mieux être franc, les louanges ainsi ont un plus grand prix.

J'ai dit, tout à l'heure, que le Christ a une démarche très légère ; j'ai été tenté de croire qu'elle était même trop par moments. Ses gestes ne sont jamais raides ; ce n'est pas assez dire. Anton Lang ne fait jamais "d'angles," est toujours élégant même lorsqu'il porte sa croix ; que dis je, même lorsqu'il s'affaisse sous le poids lourd de l'arbre du salut, même lorsqu'il meurt, que dis je encore, même quand il est mort, quand on le descend de la croix quand on l'ensevelit, Anton Lang est encore . "chic." Il est trop tard, le mot est lâché.

Est ce une qualité ? Le Christ est-il mieux ainsi ? A vous de juger, moi je ne dis plus rien : j'ai peut être trop parlé déjà.

Revenons à Judas. Johann Zwink a joué la scène du désespoir comme on doit la jouer.

Judas apparait seul dans un bois. Les décors sont splendides. Une demi-obscurité enveloppe tout ce qui se présente à nos yeux sur la scène, l'arbre que nous savons.

Mais voilà que la nature elle même semble s'apprêter à engloutir le traître. Le vent qui a soufflé toute la journée s'élève [illegible] avec rapidité. Les gros nuages noirs s'amoncèlent au-dessus de nos têtes, le tonnerre gronde dans le lointain déjà il approche.

Judas fou de peur et de désespoir, dit :

"Où fuir pour cacher ma honte ? Où sûreté d'une foi qui n'est pas assez noire, où trous des rochers ne sont pas assez profonds pour me cacher.

"O terre, engloutis moi ! [illegible] ma mère ! O le plus parfait de tous les hommes, je vous ai vendu, je vous ai livré aux outrages et à une mort ignominieuse ! Et il a toujours été si bon pour moi ! Comme il me consolait lorsque parfois de sombres pensées s'emparaient de mon âme ! Avec quel amour il m'a averti, alors que je roulais déjà dans ma tête un projet de trahison ! O maudit avarice, c'est toi qui m'as perdu. Je ne suis plus digne d'être le disciple, l'ami de Jesus, je n'oserai plus jamais paraître devant mes frères. Repoussé de toute société humaine partout honni et partout détesté, je ne de ceux qui m'ont entraîné, je serrerai seul, dévoré par le feu brûlant du remords.

"Oh ! si seulement je pouvais voir encore une fois son visage ! Je m'attacherais à mon maître, si je le revoyais, comme un naufragé s'attache à tout ce que planche qui peut le sauver !

"Mais il est au tribunal, il a peut-être déjà péri victime de la fureur de ses ennemis. Oh ! non, non, je ne le reverrai jamais ! Il est mort et c'est par mon crime. Malheur à moi, je suis devenu le rebut de l'humanité. Il n'y a plus d'espérance pour moi ! Mon crime est trop grand pour que je puisse jamais obtenir le pardon. Jesus est mort et c'est moi qui l'ai perdu.

"Oh ! dans quelque heure fatale ma mère me maudit elle au monde. Supplice était le plus cruel des supplices que j'aie à endurer. Non, je ne puis résister ! Je vais me défaire d'une vie maudite ! Viens serpent, étrangle moi ! Etouffe moi ! Etrangle moi !"

Le rideau tombe pendant que Judas se pend à l'arbre.

Puis avec le mouvement le tonnerre éclate, les nues s'entr'ouvrent, une pluie torrentielle tombe sur l'avant-scène.

C'était le comble de l'horreur. Je n'ai jamais rien vu d'aussi effrayant, d'aussi épouvantable que le désespoir de Judas à Ober Ammergau.

* * *

La Vierge m'a d'abord paru un peu froide, mais en y réfléchissant je trouve qu'elle a raison d'interpréter ainsi son rôle, car la Reine des Martyrs n'est pas une mère comme les autres. Jamais créature purement humaine n'eut un coeur plus aimant, une âme plus sensible, tout de même, nous ne devons pas oublier qu'au pied de la croix l'Ecriture Sainte ne dit pas que Marie pleurait et se lamentait, mais "Stabat Mater Dolorosa, elle était debout, la mère de douleur.

Et voilà précisément ce qu'est Anna Flunger. Pas de cris, pas de gémissements, pas d'enlacements à la Sara Bernhardt.

Dans les adieux de Béthanie, lorsque Jésus se sépare de sa mère pour aller au devant de ses ennemis, et souffrir le supplice de la croix, la Vierge d'Ober Ammergau a été sublime et savez vous pour quoi ? Précisément parce qu'elle a su se contenir et être vraie. Une actrice ordinaire aurait sans doute versé des torrents de larmes, couvert Jésus de baisers brûlants, murmurer à ses oreilles mille paroles tendres. Anna Flunger, elle, n'a pres-